Document generated on 06/02/2025 10:03 p.m.

Québec français

Le théâtre de Victor-Lévy Beaulieu et la folle du logis

Christian Bouchard

Number 45, March 1982

Victor-Lévy Beaulieu

URI: https://id.erudit.org/iderudit/57037ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bouchard, C. (1982). Le théâtre de Victor-Lévy Beaulieu et la folle du logis. *Québec français*, (45), 52–53.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

d'une rencontre/interview en 1841, à la veille du premier voyage de ce dernier en Angleterre. Ensemble, ils rencontrent le capitaine Achab, et Abel profite de l'occasion pour se documenter sur l'art et l'industrie de la baleinerie au XIX[e] siècle.

Le deuxième tome de *Monsieur Melville*, *Lorsque souffle Moby Dick*, poursuit l'itinéraire littéraire (« Démonter le mécanisme et le recomposer », p. 182) de cet homme qui, né à New York en 1819, voyage sur les mers du Sud et publie des romans à un rythme effarant, *Taïpi* (1846), *Omoo* (1847), *Mardi* et *Redburn* (1849), *la Vareuse blanche* (1850) le célèbre *Moby-Dick* (1851), *Pierre* (1852), *Israël Potter* (1855) avant de finir ses jours (1891) comme inspecteur des douanes.

À des considérations sur l'œuvre Abel mêle des réflexions sur l'écriture (« Seule l'écriture permet de bâtir ce pont qui transgresse la plate réalité », p. 20) et sur l'écrivain (« Rien qu'un pauvre gribouilleur qui noircit des pages pour ne pas sombrer dans la plus débilitante des solitudes », p. 55), avant de se rendre compte qu'il avance « tout en zigzags dans ce livre » (p. 55). À un moment donné, le narrateur cède sa place à Melville, qui prend la relève de son « biographe capricieux » alors qu'il est à la veille d'écrire *Moby Dick*, et de se lier d'amitié avec un autre écrivain, Nathaniel Hawthorne. Quand Abel revient, c'est pour expliquer la genèse du roman et tenter de dégager la symbolique du récit.

Dans le troisième tome, *l'Après Moby Dick ou la souveraine poésie*, Abel analyse l'écriture de Melville pour découvrir une réorientation vers un récit et une poésie impersonnels, vers la fin de sa vie.

Arrivé au terme de sa lecture-fiction, il se demande : « Comment font-ils tous ces biographes pour ne jamais perdre les pédales, pour user de la chronologie comme d'un archet de violon [...] alors que moi je divague... » (p. 131). Cette question demeurera sans réponse, car les biographes « officiels » font souvent abstraction de leurs sentiments véritables envers le personnage étudié. Ce n'est pas le cas de Victor-Lévy Beaulieu, qui préfère aller jusqu'au bout de sa pensée, même si cette démarche implique un déluge verbal comme celui de *Monsieur Melville*. Il fait dire à Abel, dans un moment de faiblesse, qu'il n'est qu'une « maladresse cherchant à s'exprimer » (p.125). Il se ravise ensuite pour déclarer : « Je me maintiens par mon écriture et je ne trompe personne » (p. 128). Lecteur de Hugo, de Kérouac, de Melville et de bien d'autres encore, Abel/Victor-Lévy persistera sans doute longtemps dans son « entêtement absurde » (p. 129) d'écrire.

THÉÂTRE

Le théâtre de Victor-Lévy Beaulieu et la folle du logis

par christian bouchard

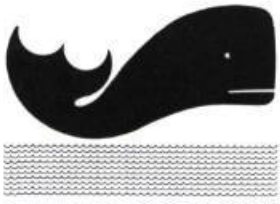

Photo : Daniel Kiefer

Depuis son premier roman, *Race de monde*, Victor-Lévy Beaulieu a entrepris un projet d'écriture d'envergure qui a pour but de dénoncer. L'homme québécois se démène sans cesse dans sa folie, une folie qui naît sous les coups répétés de la bêtise des institutions (la religion, l'enseignement et l'éducation, la politique) et des pressions aliénantes qu'elles font subir aux rêves légitimes de tout un peuple historiquement en sursis. L'homme créé par l'œuvre de Beaulieu est équivoque, désincarné, déraciné, fou à lier, hanté d'exprimer le langage qui saura le nommer. Aux prises avec ses rêves qu'il confronte avec une réalité qui se joue toujours de lui, le personnage type du théâtre de Beaulieu vit dans les plus violents déchirements, laisse couler intarissablement sa haine dans des ébats de possédé.

On connaît Beaulieu surtout comme romancier. Il est aussi écrivain de théâtre. Mais y a-t-il vraiment une distinction entre son fabuleux projet du roman d'un collectif et son écriture théâtrale ? L'un et l'autre puisent dans la même matière, l'un comme l'autre sont le drame des émotions et de la prise de parole d'un peuple en quête de ses biens, enragé, dévoré par le désir d'expulser de lui les signes trop longtemps refoulés de sa vitalité. Le théâtre de Beaulieu tente de dire : « Regardez cette démence ! Écoutez cette langue qu'on se convainc d'ignorer ! Voyez l'assemblée que l'on retient dans l'aliénation et qui lutte sauvagement pour s'en débarrasser afin de pouvoir dire avec tous ses moyens son mal et sa misère à vivre. Regardez cela ! c'est moi, moi le peuple québécois, moi l'écrivain trappé, pris au piège d'une fiction qui ne demande qu'à être enfin la réalité. » Le théâtre de Beaulieu est un exorcisme.

> J'écris, j'mécris, j'nous écrirai p'têt'e un bon jour — c'est toute c'qui m'intéresse, la Totalité, la bonne pis la pas bonne, la Grosseur de chair pis d'air, la Démesure de toute dire, dans des mots chargés de p'tite vérole, d'senteurs de pain, d'pourriture pis d'raisins d'la colère. (*En attendant Trudot*, p. 19).

Qui mieux que le personnage de Monsieur Zéro, dans la pièce du même nom, saurait symboliser l'homme québécois équivoque en sa folie ? Le drame d'Antoine Bérubé alias Monsieur Zéro vient de l'échec de sa vie. L'histoire du personnage est marquée au fer rougi de la dévaluation et de l'impossibilité de participer à la construction d'une société où le peuple serait son propre maître. Il n'a de solution que de se perdre dans les rêves. Désormais, Monsieur Zéro *actera* sa vie, ne sachant plus distinguer son rêve de la réalité. Il choisit la folie. Il n'y a là rien de blâmable puisque c'est forcément la voie que doit suivre l'écrivain d'ici qui cherche à mettre de l'ordre dans l'imbroglio de ses sentiments.

Dans *Ma Corriveau*, Beaulieu, utilisant la légende populaire de la Corriveau accusée d'avoir assassiné son mari en lui coulant du plomb bouillant dans les oreilles, exploite le déchirement de l'individu social. Il donne une âme blanche et une âme noire au personnage de Marie-Josette Corriveau. Ici, c'est la soumission qui est en jeu. La première affirme sa soumission, la complaisance qu'elle en retire, son supposé don d'elle-même à François, la satisfaction devant l'ordre établi de l'amour et déclare son innocence. La seconde crache son venin, cherche à tout détruire, juge et remet en cause cette soumission, justifie son meurtre avec fierté. Les âmes blanche et noire luttent contre la puissance de l'aliénation, se déchirent l'une et l'autre, deviennent folles et se démènent dans les feux de l'enfer. Mais c'est le peuple qui aura le mot de la fin en rendant la sentence de mort. Il faut qu'une telle sorcière meure parce que prise et possédée du grand mal de la folie. Et le tout se règle dans la souffrance des tortures provoquant la mort.

Est aussi victime de la souffrance et des tortures perpétrées par une justice aliénée l'Homme du *Cérémonial pour l'assassinat d'un ministre*. Cette longue complainte imitée des tragédies grecques ligue la Force, le Capital et la Délation contre un homme, afin qu'il avoue le complot qui l'a mené à l'assassinat d'un ministre. Allusion, bien sûr, à la crise d'octobre 1970. Tuant le ministre, l'Homme portait une charge contre le Pouvoir. Alors, il est condamné à mourir. Mais cet Homme se raccroche à une seule idée qui lui donne le courage de continuer la lutte malgré tout : « [...] le destin de Prométhée était de ne pas mourir/ de ne pas mourir/ de ne pas mourir » (p. 8).

Prométhée. Le mot est dit. Le mythe est révélé. L'écrivain redonne le feu à la communauté. Il insuffle la vie à ses statuettes que sont ses personnages. Mais qu'a-t-il en retour sinon de la déception ? Monsieur Ferron, dans *la Tête de Monsieur Ferron ou les Chians*, en est le plus bel exemple. Dans cette mise en scène d'un épisode du roman de Jacques Ferron, *le Ciel de Québec*[1], Beaulieu démontre ce qu'il imagine être le rôle essentiel de l'écrivain qui prend parti pour son peuple, sa langue, son histoire, et qui se fait le critique acerbe de sa société. La dénonciation est le pôle auquel se greffe l'entreprise d'écriture. La fiction recrée le réel. Les personnages réels que furent Mgr Camille Roy, le cardinal Rodrigue Villeneuve et Mgr Cyrille Gagnon sont cachés derrière les masques de la fiction pour rejouer l'histoire. Grâce au stratagème, l'écrivain Ferron a donc beau jeu de reconstituer toute l'histoire des pressions cléricales sur le peuple québécois afin d'identifier le manège du pouvoir obscurantiste qui entretient les personnages de la pièce dans l'ignorance de leur identification. En Monsieur Ferron s'incarne le grand projet d'écriture. Il est le dieu qui reprend possession du monde avec la volonté de le refaire.

Il est difficile en si peu de lignes de cerner entièrement tous les éléments qui enrichissent le théâtre de Victor-Lévy Beaulieu. Une chose est cependant certaine. Produit dans un même élan que ses romans, le théâtre de Beaulieu en est difficilement dissociable. Homme de parole, Beaulieu fait revivre la langue de l'histoire du collectif québécois en se tenant toujours aux limites de la réalité et de la fiction, ce qui fait de son imaginaire un univers dément et hystérique. Ses personnages souffrent d'une incurable folie dont le drame se résout par un échec magistral. L'internement dans un hôpital psychiatrique et la mort sont les seules issues possibles. Mais la tragédie de la lutte pour l'affirmation et contre l'aliénation continue. Que nous réserveront *Votre fille Peuplesse par inadvertance* et *In terra aliena* annoncés pour bientôt ? Tout porte à croire que Beaulieu continuera son infatigable travail d'écriture qui s'oppose à toutes les forces qui contraignent à l'avilissement et à la diminution du Québec.

Photo : Daniel Kiefer

[1] Jacques FERRON, *le Ciel de Québec*, Montréal, VLB éditeur, 1979, 408 p.